

ACTE V SCENE 1

« Je n'en veux pas trente euros ! Ni vingt ! Ni dix ! A cinq, c'est moi qui suis volé. Alors offrez-m'en cinquante et on n'en parle plus ! »

L'argument, tourné de la sorte, me fit sourire et m'approcher du stand où le vendeur tentait de convaincre un couple de retraités qui partit à mon arrivée.

Je me retrouvai donc seul face à ce camelot aux traits burinés par les ans.

Comment vous le décrire ? C'était un homme âgé, plutôt grand et dégingandé, les joues creuses avec un nez busqué sous un regard d'aigle. Ses yeux étaient de la couleur de la terre de Sienne, marron et caramel, d'une intensité fascinante.

Ses cheveux hirsutes et peroxydés semblaient n'avoir jamais connu de peigne.

Il portait une veste de velours noir à grosses côtes, un peu élimée aux coudes, sous laquelle un jacquard mal assorti le protégeait du froid hivernal, vif et sec, qui nous cinglait ce matin-là. L'ensemble dépareillé de sa tenue lui donnait un genre qui oscillait entre le dilettantisme débonnaire et le désœuvrement admirable.

« Tant pis ! C'est Monsieur qui en profitera... » Dit-il en s'adressant à moi.

Le bonhomme m'était sympathique et je m'entendis lui répondre :

« De quoi s'agit-il ? »

« De l'affaire du siècle, Monsieur ! Il ne faut pas la rater ! » Et il me désigna un petit cadre de verre protégeant un bout de papier parcheminé. Les vestiges d'une lettre, sans aucun doute.

L'objet était posé sur un étal, au milieu des piles de livres anciens, des jouets en bois et des caisses de cartes postales écornées. Quelques lampes à pétrole et des mouchoirs en dentelle de Calais, trônaient tout au bout de la table.

Mi-brocantier, mi-bouquinier, notre homme faisait les marchés et les foires, débarrant ses trésors sous un vieux parasol délavé. Il se trouvait là, comme tous les dimanches, sous les albizzias de la porte de Vanves, juste sous les fenêtres du lycée François Villon.

« Cinquante euros ! Lui dis-je... Alors que ça ne vaut même pas un coup de cidre ! »

« Erreur ! Grossière erreur ! Rétorqua-t-il d'une voix forte, attirant l'attention des passants. C'est un objet unique, donc forcément cher. Et quand tu connaîtras son histoire, mon ami... Elle remonte au milieu du dix-septième siècle... »

Il laissa sa phrase en suspens tout en me lorgnant du coin de l'oeil, attendant une réaction de ma part.

Le tutoiement qu'il avait employé cadrait bien avec le personnage qui, dans le genre décalé, devait jouer les premiers rôles. Je ne m'en formalisais donc pas.

Mais sa tactique réussit car elle eut l'heur d'aiguiser ma curiosité.

« Du dix-septième ? Et qu'a-t-elle de si extraordinaire ? »

Le vendeur se pencha vers moi et me glissa à l'oreille, comme pour me délivrer un secret : « *Cette lettre a appartenu au Baron Christian de Neuville. Ce nom te dit quelque chose ?* »

« *Christian de Neuville, cherchai-je...Et après un instant...Ne serait-ce pas le fameux Christian dans Cyrano de Bergerac ?* »

L'homme écarquilla les yeux et se leva d'un bond.

« *Monsieur est connaisseur ! Enfin quelqu'un d'érudit dans ce maelström de bacheliers ignares ! Laisse-moi te serrer la main !* »

Et c'est ce qu'il fit d'une façon chaleureuse en fermant les yeux comme pour savourer l'instant de plaisir qu'il avait.

« *Mon gars, poursuivit-il, c'est comme si je t'attendais. Mais tu vas me demander : comment être sûr qu'il s'agisse bien d'une lettre du Baron de Neuville ?* »

« *En effet, je vous pose la question.* »

« *Hé bien, vois-tu, elle a été attestée par un graphologue assermenté qui fut mandaté par l'Académie des Belles Lettres en 1955. Ce type l'a comparée au contrat d'engagement du Baron dans les Cadets de Gascogne. Deux écritures identiques. Donc la même personne ! Et là tu vas me dire : Où l'a-t-on trouvée ?* »

« *Vous m'avez devancé. Où l'a-t-on trouvée ?* »

« *Tout simplement dans la poche de sa soubreveste. Une poche transpercée par un coup de mousquet espagnol qui tua le Baron au siège d'Arras. Rappelle-toi ; Acte IV, scène 10. La lettre qu'elle contenait, tu l'as entre les mains. Elle porte encore les traces du feu que la poudre enflammée déclencha. Regarde, mon gars, regarde !* »

Je lus un mot anodin aux termes sibyllins. C'est cette banalité et l'absence de noms qui suscita ma réticence et me fit lui demander :

« *Est-on sûr que ce mot s'adressait à Roxane ?* »

« *Bravo ! J'attendais ta question.* »

Il prit son temps et en changeant de ton, parlant plus bas, il me raconta :

« *Les lettres d'amour, les poèmes, étaient écrits par Cyrano de Bergerac, tout le monde le sait. Cette lettre n'est pas de la même veine, loin s'en faut. Monsieur Rostand lui-même en a eu connaissance et a écrit le dernier acte sur cette base là. Hélas, la censure à son époque était terrible ! Et pour voir sa pièce jouée, il dut réécrire le cinquième acte tout entier !* »

« *Vous y allez un peu fort ! Lui dis-je. Je n'ai jamais entendu parler de cela.* »

« *Sache mon ami, que je ne mens jamais !* » Gronda-t-il.

Il semblait touché, presque offusqué. Il se retourna, fouilla dans une sacoche en cuir qui était accrochée au dossier de sa chaise, et en ressortit un vieux manuscrit aux pages jaunies, mal relié.

*« Voici la preuve de ce que j'avance ! Regarde ! Le texte originel de la pièce.
 Écrit à la plume d'oie. Encre violette, bien sûr.
 Avec des pleins et des déliés...En veux-tu en voilà ! Mate la signature, en bas :
 Rostand ! »*

J'en restais médusé. Jamais de ma vie je n'avais entendu parler d'une oeuvre remaniée. Encore moins d'une épreuve inédite.

Mais j'avais devant les yeux la preuve de ce qu'il avançait.

*L'homme sentit mon trouble. Il était persuasif et il força son avantage en ajoutant :
 « Je te laisse libre de feuilleter le début de la scène 1 du cinquième acte, si tu ne me crois pas... »*

Je commençai ma lecture, debout dans l'allée du marché aux puces.

Acte V, scène 1

Cyrano On a trouvé ce mot dans le fond de sa poche.

Vous est-il adressé ? Vous lui étiez si proche...

Roxane Christian était poète, il m'écrivait souvent.

Cyrano Oui, oui. Je sais cela. Il y passait son temps.

Roxane Allons ! Dépêchez-vous ! Dîtes-moi ce qu'il dit.

Cyrano Très bien. C'est tout en prose, et assez mal écrit.

Il veut vous remercier, cela est manifeste,

D'une aide supposée, ou d'un mot, ou d'un geste...

Il semblait dans l'ennui car il parle d'impasse.

Et cette énigme là, je l'avoue, me tracasse.

D'autant qu'un peu après, il parle de contact...

Qu'il ne veut plus avoir. Manquerai-je de tact

Si je vous demandais d'éclairer ma lanterne ?

Vous êtes-vous revus ? Ou est-ce baliverne ?

Roxane Mon pauvre Cyrano ! Vous êtes un grand sot !

Ce billet est pour moi, j'en reconnais les mots.

Je vais vous expliquer...

Cyrano Je n'en attends pas moins !

Car j'étais engagé pour être son témoin.

Roxane L'histoire du balcon, vous l'a-t-il racontée ?

Des vers qu'il me conta ? Et du baiser volé ?

Cyrano Hélas ! Trois fois hélas ! Comme si j'y étais.

Roxane Mais il est d'autres faits qu'il ne dira jamais.

Cyrano De quoi me parlez-vous ?

Roxane Mais du lendemain soir !

*Quand il revint chercher le prix de sa victoire.
Je ne regrette pas car j'étais consentante.
Et je l'avais prié d'abrégéer mon attente.*

*Cyrano Ai-je bien entendu ou ai-je mal compris ?
Vous et lui vous auriez...*

*Roxane Passé la nuit au lit,
S'il faut dire les choses et les mots tels qu'ils sont.
Pourtant vous le savez : Le corps a ses raisons
Que la raison ignore ! Mais si l'esprit est beau
Disons que le restant n'était pas au niveau.*

Cyrano Et moi qui vous mettais en haut d'un piédestal !

Roxane N'en soyez pas fâché, je n'ai rien fait de mal.

*Mais venons-en aux faits. Lorsque nous fûmes nus,
Mon beau petit baron eut sa déconvenue !*

*Lui qui semblait si fort et qui voulait m'aimer,
Connut une avarie...Dans sa virilité !*

*Alors je l'ai aidé et du mieux que j'ai pu,
Lui jouant du pipeau à en être repue.*

*Le bougre a aimé ça et ma bouche en ventouse
Joua et rejoua du fifre de Toulouse !
Mon amant revivait ; Alors j'ai essayé
De profiter vraiment du gain de fermeté.
Je le chevauchai donc, le guidant de ma main
Car je crois qu'à ce jeu il n'était pas malin,
Voulant le faire entrer au plus profond de moi
Pour qu'on fasse l'amour une première fois.
Mais hélas le Baron ne put me pénétrer
Car il ramollissait à la porte d'entrée !
Ce n'est pas son engin qui m'aurait fait du mal
Puisqu'il n'atteignait pas la taille minimale
Je dois vous préciser, pour faire dans l'épique,
Que l'homme était monté, aussi gros qu'un moustique !
Je suis sans retenue et j'aime qu'on me baise.
Il pouvait me fourrer et s'y trouver à l'aise
Car d'aucuns me comparent aux grottes de Carmouse
Pour la bonne raison qu'ils peuvent entrer à douze.*

Cyrano Vraiment, je crois rêver ! Les grottes de Carmouse !

*Roxane Attendez, mon cousin ! J'aime aussi les partouzes !
Lors, pour sauver la nuit, pour calmer mes envies,
J'ai sonné ma Lison, dame de compagnie.
Une jeune servante qui vient du Calvados
Par mes soins initiée aux plaisirs de Lesbos.
Je pensais que la vue de femmes qui s'assemblent
Donnerait à Christian une envie...D'être ensemble.
La petite est venue. Puis s'est déshabillée
Découvrant des seins plats et un sexe épilé.
Avec ses cheveux courts et son bassin étroit
Son air est androgyne et me plaît bien ma foi.
On dirait, vu de dos, le corps d'un garçonnet
Qui sembla réveiller le petit baronnet..
Puis sans nous occuper de son air d'hébétude
Nous prîmes position comme à nos habitudes.
Je passe les détails, le temps qu'on y passa,
Sur le nombre d'orgasmes ou les cris qu'on poussa.
Soudain...Je vis Christian qui s'approchait de nous
Les yeux exorbités, on aurait dit un fou
Nous disant simplement qu'on pouvait continuer...
Je ne m'inquiétai pas car je suis habituée,
Mais je fus étonnée par la raideur du manche
Quand il vint vers Lison, la saisissant aux hanches.
En avisant l'entrée qu'il semblait désirer,
J'ai compris son désir, sans m'en formaliser.
Lison de ce côté, était encore pucelle,
Et voilà qu'un Baron lui pète la rondelle !
Le sexe de moustique ne sembla pas gêner ;
Lison me butinait sans être dérangée...*

*Cyrano Cessez votre récit ! Les bornes sont passées !
Pas un seul des Cadets n'a ça dans son passé !
Roxane Hé bien détrompez-vous, Hercule-Savinien.
Les moeurs ont bien changé. Vous n'y êtes pour rien !
Il vous faudra l'admettre : Christian de Neuville
Votre ami, votre frère, était de la jacquette !
Voilà exactement ce que cachait ses mots.
Refuser de me voir est le moindre des maux.*

*Après un tel exploit, il est sans doute mieux
De ne pas revenir et paraître à mes yeux.
Et quant au souvenir qui le suivra à vie
C'est le cas des pervers qui se sont assouvis.*

Fin de la scène 1.

Je l'avais lue jusqu'au bout.

Le vendeur me retira le manuscrit des mains et avec un sourire entendu me dit :

« Alors, convaincu ? Ca secoue hein ? Ca fait toujours le même effet quand on le lit pour la première fois. Tu avoueras qu'il y est allé un peu fort, le petit père Rostand, non ? La censure ne pouvait pas laisser passer ça, c'est normal. »

Je restais là devant lui sans voix, ne sachant pas quelle attitude adopter devant une telle révélation. J'avais le sentiment de détenir un scoop c'était une évidence.

Le vendeur sentit le terrain propice à une négociation. Il poursuivit son argumentation :

« D'autant qu'aujourd'hui, avec la mondialisation, tu n'auras aucun problème pour le revendre. C'est l'année de la France en Chine, et même la présidente de la Lettonie parle le français ! Ca peut plaire aussi aux rois africains, avec deux ou trois illustrations...

Je te fais confiance pour t'occuper de cette affaire ! »

« Combien en voulez-vous ? » Demandai-je presque malgré moi...

« Pour toi je vais faire un bon prix. Je ne vole pas un ami. Cinquante pour la lettre, je n'y reviendrai pas, et pour le manuscrit je te le fais à quatre cent cinquante.

On arrondit à cinq cent et j'accepte les chèques. C'est pour faire un cadeau ? »

C'était la première fois que j'achetais quelque chose aux puces. J'avais pour l'occasion, utilisé les maigres économies que nous avions faites, ma femme et moi, en vue de changer le lave-vaisselle qui donnait des signes de fatigue.

Je n'avais pas pris le temps de demander le consentement de mon épouse.

A vrai dire, je n'y avais même pas pensé.

Tout fier de mon achat, je me rendis à la terrasse du bar juste à l'entrée du marché aux puces. Je commandai un café et me replongeai dans la lecture de ce trésor que j'étais le seul à détenir.

Au bout de dix minutes, une voix forte dominant le brouhaha ambiant et les bruits de la rue, s'éleva du trottoir d'en face.

Cette voix, je la connaissais, et les mots qu'elle disait me firent tressaillir.

« Je n'en veux pas trente euros ! Ni vingt ! Ni dix ! A cinq c'est moi qui suis volé.

Offrez m'en cinquante et on n'en parle plus ! »

Je compris en un instant que le retour à la maison allait être difficile.

MURILLO

Acte V Scène 1

Je profitai de la présence du serveur qui me rendait ma monnaie, pour lui demander
:
« *Vous savez où je pourrais acheter des fleurs dans le quartier ?* »'